# "Nous sommes en train, démocrates et républicains, de devenir des sunnites et des chiites"



Entretien avec Thomas Friedman, chroniqueur au "New York Times" et triple-lauréat du prix Pulitzer.

Thomas Friedman, chroniqueur au «New York Times», trois fois prix Pulitzer, est l'auteur de nombreux best-sellers racontant l'évolution du monde, son plus célèbre, «la Terre est plate», étant consacré à la mondialisation. Il vient de publier «Merci d'être en retard» (éds. Saint-Simon), dans lequel il décrit les différentes accélérations que nous vivons, relativement aux évolutions du climat, de la technologie, de la mondialisation. Il est venu nous rendre visite à «l'Obs». Nous avons discuté avec lui de l'essor des populismes, et de ce qui pourrait permettre de le combattre.

BibliObs. Certains Américains parlent d'atmosphère de guerre civile aux Etats-Unis. Exagèrent-ils ?

**Thomas Friedman.** Sans aller jusqu'à parler de «guerre civile», je trouve cette atmosphère très inquiétante. On assiste à une polarisation, une confrontation, que je

n'ai jamais connue. J'entends autour de moi des gens qui disent: *«Je n'irai pas à ce dîner, s'il y a l'un d'entre eux»*. *«L'un d'entre eux»*, c'est quelqu'un votant pour l'autre parti. Ce n'est pas l'Amérique que j'ai connue. Nous sommes en train, démocrates et républicains, de devenir des sunnites et des chiites. C'est très alarmant, car nous faisons face à des problèmes si graves qu'ils ne peuvent, selon moi, être résolus qu'ensemble.

#### Les relations entre la presse et le pouvoir se sont aussi dégradées...

Elles n'ont jamais été pires, depuis Nixon. Même sous George Bush 1 et George Bush 2. Je travaille pour le «New York Times» et, pourtant, je n'avais aucun problème pour rencontrer des gens de l'administration Bush, même si je les critiquais. Aujourd'hui, je n'ai pas rencontré une seule personne de l'administration Trump depuis deux mois.

#### Diriez-vous que la démocratie est en danger aux Etats-Unis?

Oui. Quand un président ment aussi effrontément et ouvertement que le fait Trump, et que des porte-parole font de même, et que le parti républicain regarde ailleurs, c'est le début des problèmes pour la démocratie. Le Parti républicain va vers la faillite morale. Il ne joue plus son rôle de garde-fou vis-à-vis du comportement du président. Souvenez-vous du rôle clé qu'avaient joué les personnalités républicaines dans l'affaire du Watergate.

## Une "résistance" peut-elle se réveiller au sein du Parti républicain ?

Quelques personnes comme Lindsey Grahams, Susan Collins ou John McCain s'opposent à Trump, mais elles ne sont pas nombreuses. La résistance doit venir d'autre part. Par exemple des généraux qui sont dans l'administration. Le général Mattis (secrétaire à la Défense), le général McMaster (conseiller à la sécurité nationale) le général Kelly (secrétaire à la sécurité intérieure). Ou encore Mike Pompeo, le directeur de la CIA, qui n'était pas général mais a servi dans l'armée.

Ces hommes ont porté l'uniforme, ils ont juré de défendre la constitution et le pays, ils ne sont pas particulièrement engagés politiquement, et ils sont moralement plus solides. Je pense qu'à un certain stade, si la situation ne change pas, ils devront s'inquiéter pour leur propre réputation et ils devront faire passer le pays avant le Parti. Jusque-là, force est de constater les Républicains mettent leur parti avant leur pays.

## Que peuvent-ils faire, concrètement?

Ils peuvent influencer le Président. Ils peuvent lui demander, pour commencer, de s'excuser vis-à-vis du président Obama, qu'il a accusé à tort de l'avoir mis sur écoute. Ils peuvent lui demander de rendre publics ses revenus déclarés au fisc.

Ce sont deux points très précis... Mais que peuvent-ils faire pour que Trump cesse ses attaques contre le multilatéralisme, la presse, les juges ?

S'ils arrivent à convaincre Donald Trump de s'excuser vis-à-vis d'Obama, ils auront réalisé quelque chose d'important. Le président pourrait même en profiter pour tout recommencer à zéro. Donner de lui-même une nouvelle impression. «J'ai eu tort, je vous présente mes excuses, à vous ainsi qu'à vos enfants...» Les Américains sont des gens qui pardonnent. Il redeviendrait populaire.

C'est peu crédible: il a persisté à accuser Obama dans cette affaire, malgré les démentis.

Oui, c'est quelqu'un qui se fiche de la vérité.

Donald Trump est-il le produit de l'accélération du monde que vous décrivez dans votre livre : bouleversements climatiques, technologiques, commerciaux?

Oui. Ces accélérations donnent le sentiment à de nombreuses personnes d'avoir perdu leur ancre, de dériver. Ils vont à l'épicerie, quelqu'un parle une autre langue ou porte un couvre-chef différent. Puis ils vont au travail et leur patron a installé un robot à côté d'eux, qui semble surveiller leur travail.

L'accélération déstabilise ce qui les ancrait, à la fois leur communauté et leur travail, à un rythme qu'on n'imaginait pas. Pas de problème si dans l'épicerie une seule personne parle espagnol; mais que se passe-t-il si tous les clients parlent espagnol ? Cela va trop vite pour de nombreuses personnes. Là-dessus Trump arrive et dit: moi j'ai la réponse, c'est un mur. Et il gagne l'élection.

Ce mur est une métaphore pour dire «je vais ralentir le changement». Mais il faut aussi se souvenir que Trump a perdu le vote populaire, avec 3 millions de voix de retard. Sa victoire a été une éclipse solaire — ou lunaire... Il a fallu que toutes les planètes s'alignent exactement.

Si Donald Trump a gagné, c'est parce qu'il a su adapter sa campagne

pour cibler les personnes déstabilisées dont vous parlez, les «hommes blancs des classes populaires»...

Comme me le disait un élu du Minnesota, dans les années 1950-60-70, si vous étiez un homme blanc, pour être en situation d'échec, il fallait vraiment un «plan pour échouer». Il y avait à cette époque tellement d'opportunités de travail, pour les cols bleus et les cols blancs, avec de bons salaires, avec des syndicats forts... Mon oncle était banquier, chargé des prêts, mais il n'avait jamais fait d'études supérieures.

Puis les années 1980 sont arrivées, avec IBM et les ordinateurs et avec la globalisation. Face à ces chocs, comment a-t-on maintenu le niveau de vie? Pas en accroissant le niveau d'éducation de ces gens. Mais en distribuant des cartes de crédit, ce qui leur a permis de s'endetter ; en développant les crédits hypothécaires, qui ont permis de financer leurs maisons en s'appuyant sur la hausse de leur valeur ; en encourageant leurs femmes à travailler...

Puis arrivent 2007 et 2008. L'année 2007, c'est le grand décollage de technologies qui ont dévoré de très nombreux emplois de cols bleus et de cols blancs. C'est aussi l'arrivée de la Chine dans l'Organisation mondiale du commerce et la concurrence chinoise a elle aussi détruit des tas d'emplois de qualification moyenne. Les travailleurs ont été pris en étau, écrasés, entre mondialisation et automatisation.

Là-dessus est survenue la crise de 2008: ils ont perdu leur maison. Ou alors ils l'ont gardée, mais leur valeur était si basse qu'ils n'ont pu s'en séparer pour se désendetter. Ils étaient coincés. Ensemble, ces deux années ont produit Marine Le Pen et Donald Trump. Et alors que, jusqu'aux années 1970, il fallait, pour échouer, un «plan pour échouer», il faut maintenant pour réussir un plan pour réussir, et le mettre à jour tous les six mois.

### Comment lutter contre ces populismes?

Ces gens sont dans le business de la peur. Ils veulent qu'on ait peur de tout: du terrorisme, des immigrants, du futur, du changement. Le défi, pour les progressistes c'est de contrer ces peurs. Hillary Clinton a été très mauvaise de ce point de vue.

Le problème c'est que certains faits soulevés par Trump sont effectivement vrais. Ainsi, on ne peut plus accepter sans limite des immigrants, car les déséquilibres du monde sont tels que nos sociétés seraient déstabilisées. En matière commerciale, il est vrai que la Chine triche dans les grandes largeurs. Il est vrai encore que l'Islam a un problème vis-à-vis du pluralisme, qu'il soit religieux ou de genre...

Mais ce qu'il faut rappeler, c'est que ces problèmes sont subis par de nombreux musulmans eux-mêmes. Il faut aussi rappeler que face à l'immigration, on peut avoir un mur élevé, mais avec une large porte. Face à la Chine, on peut s'asseoir autour d'une table et discuter, pour réparer le problème que leur approche commerciale pose. Les populistes, eux, ne veulent pas réparer. Ils veulent alimenter la peur, afin de gagner l'élection suivante.

Dans le débat français, un des candidats, le socialiste Benoît Hamon, considère comme inéluctable la raréfaction du travail. Il faut s'y préparer, dit-il. Il propose d'aller vers le revenu universel... Partagez-vous cette vision ?

Non. Je pense qu'on assiste à la raréfaction d'un certain type de travail — celui d'employés et d'ouvriers, qui peut être remplacé par des machines ou des algorithmes — mais pas du travail lui-même. De nouveaux métiers inattendus apparaissent. J'ai rencontré une femme dont le métier était d'implanter des puces électroniques sur les requins, afin que les touristes soient alertés automatiquement de leur approche, par Twitter. La technologie et l'automatisation vont générer de très nombreux nouveaux emplois. Le problème, c'est qu'on a besoin de nouvelle qualifications pour ces nouveaux emplois.

Pendant la première révolution industrielle, on parvenait à former des paysans qui arrivaient en ville pour en faire des ouvriers. Mais aujourd'hui, il est très difficile de former des ouvriers qui perdent leur emploi pour en faire des concepteurs de logiciels, ou des spécialistes des puces électroniques pour requins...

C'est vrai. Je dois dire que je n'ai pas la solution à ce problème.

Une des réponses proposées, c'est le revenu universel, qui permettrait d'aller vers d'autres activités.

Je suis contre. Je crois que le travail et la dignité qu'il procure reste important pour les gens. Mais si le choix est entre le revenu universel et l'addiction à l'héroïne, je serais pour le premier.

Nous sommes, du point de vue travail, dans une transition entre un système et un autre. Le travail s'éloigne des emplois ; et le travail et les emplois s'éloignent des entreprises. Je peux travailler en dehors de mon emploi ; et je peux exercer mon emploi en dehors de l'entreprise, qui n'est plus qu'une plateforme — pensez à Uber.

Mais quand on arrivera au bout de cette transition, ce sera peut-être un système formidable! Le matin, vous travaillerez quatre heures, de chez vous, pour «l'Obs», vous aurez un déjeuner agréable puis, l'après-midi, vous travaillerez pour la start-up que vous aurez fondée... Aujourd'hui, nous vivons une transition extrêmement anxiogène, mais nous ne voyons pas la destination.

Le monde idéal que vous décrivez, avec des passage d'un travail à l'autre, avec de la formation, avec de l'auto-entreprenariat, se marierait bien avec un revenu universel, qui permettrait de faire le lien entre toutes ces expériences.

Si le revenu de base fait partie d'une stratégie plus large, qui permet aux gens d'être plus mobiles et plus flexibles, je m'y rallierai.

Vous proposez d'être adaptable, flexible, entrepreneur, de se former sans cesse... C'est ce qu'on entend depuis des années, surtout à droite de l'échiquier politique. C'est parfois humiliant à entendre: «Vous êtes chômeur? Créez votre entreprise!»

Les politiciens ont échoué. Ils ont tenu ces discours, c'est vrai, mais n'ont rien fait pour que cela fonctionne. Pendant les huit dernières années, aux <u>Etats-Unis</u>, les Républicains ont tout fait pour que Barack Obama échoue. Mais les peuples qui n'ont pas ce type de rapports politiques hyper-conflictuels, comme le Danemark ou Singapour, ont réussi la transition. Et ils se portent bien.

#### Ce sont vos modèles?

Le modèle du XXIe siècle, oui, ce sont les petits Etats, capables de s'adapter.

Propos recueillis par Pascal Riché